

qui sera prochainement signé avec le Saint-Siège. On arrêtera de la même manière le mode d'après lequel seront aliénés, de temps à autre, les immeubles que l'Église acquerra. Dans la même convention, on déterminera les mesures qui doivent assurer au clergé une subsistance décente.

La prompt pacification du pays étant la première de toutes les nécessités, le gouvernement se préoccupera avant tout de veiller à l'exécution rapide et énergique des lois par l'organisation de l'armée. Pour donner de la fixité et de la stabilité à la législation relative à cette branche, le code militaire, qui est terminé, sera publié le plus tôt possible...

Sous le vague voulu de ces déclarations se cachaient mal les tendances ultra-réactionnaires du nouveau ministère. Le Maréchal, qu'un long séjour au Mexique mettait à même de bien connaître les hommes politiques, ne se méprit pas un instant sur la portée du ministère Lares, et il jugea urgent « de dégager l'action de la France de toute participation à cette nouvelle évolution ». On a vu en effet que les portefeuilles de la Guerre et des Finances n'avaient point de titulaires, et restaient confiés à des sous-secrétaires d'État; on espérait toujours garder dans la combinaison MM. Osmont et Friant. Sans doute on ne les jugeait pas encore assez compromis, eux et la France, par le ministère de deux mois dans lequel ils s'étaient si maladroitement et si inutilement fourvoyés.

Le Maréchal n'entendait pas que les choses allassent plus loin. Il n'avait pas encore reçu l'expression du mécontentement de Napoléon III à cet égard, mais il le pressentait; il mit donc en demeure MM. Osmont et

Friant de se retirer, en les invitant à donner comme prétextes à leur retraite les observations, qu'il leur avait faites maintes fois touchant l'incompatibilité de leurs doubles fonctions.

Ces deux officiers ne parurent point comprendre immédiatement la portée de ces observations, et leurs tergiversations laissèrent le temps à Maximilien d'intervenir dans ce débat :

Palais de Mexico, le 15 septembre 1866.

Mon cher Maréchal,

Je crois qu'on a surpris votre bonne foi en vous présentant la modification ministérielle comme le commencement d'une ère de réaction incompatible avec la présence de deux généraux français au milieu de leurs nouveaux collègues.

Mon passé et ma tolérance politique bien connue sont, si je ne me trompe, un gage certain que la transition sera celle que les événements demandent et digne de mes glorieux alliés et de moi.

Recevez, etc.

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

Cette lettre ne lui parut point assez nette, assez explicite, car quelques heures après il en adressait une seconde au Maréchal.

Mexico, le 16 septembre 1866.

Mon cher Maréchal,

Je regrette que vous mettiez MM. les généraux Osmont et Friant dans une alternative qui sera pour eux l'obli-

gation de laisser leurs portefeuilles. Tous deux s'acquittent de leurs fonctions à mon entière satisfaction; le premier a su se concilier les sympathies de l'armée mexicaine, le second vient d'élaborer une suite de décrets propres à augmenter les ressources, mais que lui seul peut mettre à exécution. *Si donc il est vrai que l'alliance entre mon gouvernement et le gouvernement français doit être prise pour une réalité, comme je me plais à le croire*, je désire que ces deux officiers généraux restent en fonctions, car, si je ne me trompe, il n'est pas impossible de les remplacer, provisoirement au moins, dans les charges qu'ils occupent au corps expéditionnaire.

Votre réponse me fera connaître à quel ordre d'idées je dois m'arrêter.

Recevez, etc.

MAXIMILIEN.

Le Commandant en chef ne pouvait laisser sans réponse de pareilles lettres, où perçait un ton à la fois caressant et agressif; il riposta le jour même :

... Si j'ai engagé MM. Osmont et Friant à opter entre les fonctions qu'ils remplissent auprès de Votre Majesté et celles qui leur sont assignées dans le corps expéditionnaire, c'est que l'expérience démontre chaque jour que les deux fonctions sont incompatibles, car il se produit des tiraillements tels que les divers services de l'armée en souffrent trop.

Il ne m'appartient pas d'apprécier la nuance politique que représente le nouveau cabinet; aussi n'est-ce point le motif qui m'a fait prendre une détermination.

Lors de ma rentrée à Mexico, j'ai laissé à MM. Osmont et Friant la faculté de rester auprès de Votre Majesté parce que le ministère n'était pas complètement consti-

tué : aujourd'hui qu'il l'est, j'ai pensé qu'ils pouvaient se retirer sans amener aucun inconvénient.

Cependant, j'ai l'honneur de le répéter à Votre Majesté, *je suis tout disposé à laisser à son gouvernement le concours de ces Messieurs s'ils veulent résigner les fonctions qu'ils remplissent dans le corps expéditionnaire.*

C'est dans ce sens que j'ai écrit à mon gouvernement par le dernier courrier, et c'est à ce point de vue que la solution de cette affaire doit être envisagée.

Ce langage était à la fois énergique et correct. MM. Osmont et Friant comprirent enfin que leur place n'était point dans un ministère mexicain, quel qu'il fût, et ils remirent leur démission à l'Empereur. Il était temps.

Comme tous ceux qui se sentent perdus Maximilien, sans vouloir toutefois s'avouer la gravité du péril, s'en remettait aux remèdes empiriques, et était tout prêt à se confier aux pires conseillers. Justement un homme revenait en ce moment au Mexique, qui réunissait les qualités nécessaires à ce rôle. Il était de ces aventuriers qui surgissent on ne sait d'où, qui s'imposent on ne sait comment, et qui réussissent finalement à tout compromettre, à tout perdre, et même à tout avilir dans la dégringolade d'un gouvernement.

Celui qui parut à ce moment s'appelait depuis peu le « Padre Fischer ». Il arrivait de Rome, où il avait posé les bases d'un Concordat, le seul qui semblât présenter quelques chances d'être accepté par le Saint-Siège.

Il faut avouer que la Curie romaine s'était montrée vraiment de bonne composition en consentant à traiter des intérêts les plus sacrés avec un envoyé comme le P. Fischer. C'était un prêtre, il est vrai, mais sa

robe couvrait le plus étrange chrétien qu'on eût jamais chargé de telles négociations.

D'origine allemande, Fischer était venu au Mexique vers l'année 1845, enrôlé dans une troupe de colons pour le Texas. Il débuta modestement comme clerc de notaire ; mais peu satisfait d'une aussi humble situation, il passa en Californie et se fit chercheur d'or. Certains disaient qu'il n'en avait pas cherché uniquement dans les gisements.

On le retrouve quelque temps après à Durango. Il était alors protestant, mais cela ne lui donnait pas une position. Il abjura, se fit baptiser et reçut les ordres. Ayant rencontré une de ses anciennes coreligionnaires, il entreprit sa conversion ; mais il ne se contenta pas de l'arracher à l'hérésie, il l'enleva également à son mari, et en eut deux enfants.

Il était prêtre : cette aventure le consacra prêtre mexicain, et l'évêque de Durango l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Par malheur, l'évêque avait une jeune et jolie servante qui préféra le service du secrétaire. Celui-ci fut renvoyé, et partit avec elle.

Cette disgrâce le servit. Un notable mexicain, bien en cour, M. Sanchez Navarro, s'intéressa à lui, et le présenta à Maximilien. Le P. Fischer était trop intelligent, trop rusé, trop fin, pour ne pas promptement percer à jour le caractère de l'Empereur. Il l'éblouit, le séduisit et entra par la petite porte dans la grande politique. Il se trouvait là dans son élément. L'Empereur lui donna bientôt toute sa confiance, et resta longtemps le seul à ne pas s'apercevoir combien elle était mal placée.

Quand le P. Fischer revint de Rome, son esprit

d'intrigue, ses habiletés de toutes sortes parurent d'un utile secours au souverain désemparé, si bien que celui-ci l'attacha à sa personne. Son influence devint toute-puissante.

Mais il fallait autre chose qu'un intrigant habile pour rétablir les affaires de l'Empire. La situation devenait de plus en plus critique. Les revers succédaient aux revers, et le 23 septembre un engagement malheureux réveillait douloureusement le souvenir des échecs de Matamoros, de Parras et de Tampico.

Les Belges sous la conduite du lieutenant-colonel Van der Smissen attaquaient Ixmiquilpan, défendu par des forces imposantes, et, malgré leurs courageux efforts, se voyaient obligés de battre en retraite, laissant sur le champ de bataille six officiers morts ou mortellement atteints ; cinq autres étaient blessés ; la troupe comptait dix-neuf tués et vingt-quatre blessés. Les Belges avaient fait bravement leur devoir, et leur chef leur avait donné dignement l'exemple de la vaillance ; mais les Mexicains, à force d'être battus, avaient appris à se battre.

Cet échec avait aussitôt réveillé l'hostilité des populations, jusqu'à ce jour soumises, au moins en apparence. Les Rancheros étaient sortis de leurs habitations, avaient d'abord inquiété l'avant-garde et s'étaient joints ensuite à la cavalerie qui assaillait l'arrière-garde. Maintenant ils semaient d'obstacles la marche des Belges, détruisaient les ponts, coupaient les routes, élevaient des barricades. L'Empire perdait ses derniers partisans.

Il semblait ne plus se soutenir que par la présence des baïonnettes françaises. Dès lors à quoi bon éter-

niser cette présence? L'expérience était faite, et les résultats en étaient concluants. Le maréchal Bazaine transmettait à son ministre les réflexions que cette constatation lui inspirait :

... Si on a pu dire que la diminution des forces françaises au Mexique était une des causes de la décroissance du prestige impérial et avait été, de ma part, une faute militaire et politique, je suis prêt à soutenir encore et à prouver que j'étais dans le vrai.

Pour quiconque connaît le Mexique, la continuité d'une occupation étendue ne servirait qu'à entretenir les illusions des gouvernants, leur quiétude, leur confiance dans le bon vouloir d'une alliée forte, riche et puissante, dans les caisses et sur les effectifs de laquelle on persisterait à compter, sans se soucier de l'avenir.

De la part des populations, ce serait un engourdissement absolu qui ne pourrait que s'accroître, de telle sorte que lorsque, dans cinq, dix, quinze ou vingt ans, le corps d'occupation se retirerait, les terreurs se changeraient en désespoirs chez les hommes ralliés, tandis que la passion et les haines contenues par la force et par la crainte se réveilleraient plus hostiles, plus avides que jamais chez les antagonistes de l'Empire. (*Rapport politique du 28 septembre 1866.*)

Une occupation prolongée n'avait pas d'inconvénients pour le seul Mexique. On connaît cette loi de l'humanité qui donne aux autochtones une telle force que le vainqueur qui domine le vaincu en apparence en est bientôt dominé en réalité :

*Græcia capta ferum victorem cepit*¹.

1. La Grèce conquise a conquis son farouche vainqueur.

L'armée française en faisait la triste expérience, et le Commandant en chef signalait courageusement le danger à son ministre :

Je ne parle que très bas de la démoralisation qui aurait gagné notre armée elle-même. Le Mexique a des principes énerveux et dissolvants tirés de son état climatérique et de son état social.

Je ne veux point traiter ici cette question, dont les funestes effets se font déjà sentir dans certains corps. Votre Excellence comprendra ma réserve à cet égard.

Cependant le mouvement de concentration se faisait sur Mexico; il importait que la grande ligne de communication entre cette ville et la mer fût libre pour que la retraite s'opérât en bon ordre. Or, des bandes commençaient à circuler non plus seulement dans les Terres-Chaudes, mais dans le territoire qui avait été le premier occupé par nos troupes et où la sécurité aurait dû être plus grande que partout ailleurs.

Le Maréchal fut informé qu'un certain colonel Rodriguez, entre autres, auquel l'indulto avait été accordé et qui commandait à Los Llanos, s'était emparé de Huamantla, après avoir fait massacrer un convoi de malades autrichiens qui se rendait de Perote à Puebla. Du côté de Tulancingo, des bandes nombreuses menaçaient la ville; des rassemblements considérables étaient signalés du côté de Tlasco. Enfin, plus au sud, Porfirio Diaz et Figueroa se préparaient à attaquer Oajaca. Le département de Puebla se trouvait donc ainsi inquiété au nord et au midi. Le Commandant en chef jugea nécessaire de se transporter

sur les lieux, et d'inspecter lui-même la place de Puebla et son armement.

Il quitta Mexico le 2 octobre, et, accompagné du général Clinchant, il arriva le 4 au soir dans cette ville. Depuis plusieurs mois, elle était occupée par les Autrichiens sous les ordres du général de Thun. L'intention du Maréchal était de les remplacer par des Français ; il y installa le général Aymard comme commandant supérieur, et il y ramena le 51^e de ligne.

Après une pointe sur Tlascala et Atlancatepec, il rentra à Mexico. Il apprit à ce moment les bruits qui couraient du retour de l'Impératrice Charlotte.

Maximilien, soit qu'il y crût, soit qu'il voulût paraître y croire, écrivit officiellement à ce sujet au Maréchal, l'informant que « cette arrivée aurait probablement lieu du 20 au 31 de ce mois (octobre) », et, comme il désirait recevoir l'Impératrice au port de débarquement, il annonçait son dessein de partir prochainement à sa rencontre.

Il écrivit ceci le 4 octobre ; le 9, il avait changé d'avis : il ne parlait plus de son départ et demandait seulement au Maréchal de prendre toutes les mesures propres à assurer la sécurité de l'Impératrice.

Une nouvelle lui était parvenue qui lui avait rendu un peu de sa confiance : un envoyé spécial de Napoléon III avait débarqué à Vera-Cruz ; c'était le général Castelnau. Bien qu'il ignorât tout de sa mission, des pouvoirs qui lui étaient conférés et du rôle qu'il venait jouer au Mexique, Maximilien se flatta qu'il trouverait chez cet aide de camp de Napoléon III un appui ; en tout cas, il concluait de l'arrivée d'un tel personnage que le prestige du Maréchal Bazaine avait

considérablement faibli ainsi que la confiance qu'il avait jusqu'alors inspirée. Les accusations portées contre lui avaient donc produit leur effet ; peut-être s'ensuivrait-il dans la marche des affaires un changement heureux pour l'Empire.

Dernières espérances, dernières illusions. Comme un présage de malheur, le câble lui apporta à ce moment la nouvelle de la folie de l'Impératrice.

Un revirement complet s'opère alors dans son esprit, non le dernier toutefois, et l'aventure mexicaine entre encore dans une phase nouvelle.